

confiance considérable, quasi aveugle, de la part de la classe ouvrière.

Le PCF disposait à la « libération » non seulement de l'écrasante majorité de la classe ouvrière, mais aussi de sympathies nombreuses et agissantes au sein de la petite bourgeoisie et même de la bourgeoisie. Il entraînait notamment dans son sillage une partie très importante de l'intelligenzia. Écrivains, artistes, savants, professeurs..., les uns renommés dans le monde entier, d'autres aux noms moins connus mais exerçant aussi une grande influence, avaient rejoint les rangs du PCF. Il n'y a pas de doute que le PCF disposait dans ses rangs ou son contrôle direct de plus d'éléments intellectuels qu'aucun parti bourgeois en France ; s'il avait pris le pouvoir, il n'y aurait pas eu un seul domaine de la vie sociale (administration, armée, indus rie...) où il n'aurait disposé de spécialistes dévoués. Et ce, rappelons-le, sur la base d'un encadrement de la majorité de la classe ouvrière au moyen de plusieurs dizaines de milliers de militants de base, capables, dévoués et dont l'autorité sur leurs camarades de travail constituait la force essentielle du PC en France. Jamais parti révolutionnaire ne pourrait espérer prendre le pouvoir dans des conditions si favorables.

Mais, loin de prendre le pouvoir, loin de stimuler l'action des travailleurs à un moment où l'État bourgeois était complètement disloqué, la direction du PCF s'engagea dans une collabora-

tion avec la bourgeoisie qui dura environ 3 ans, elle intervint de toute son autorité pour désarmer les travailleurs, pour pousser à une production intense, pour chanter les louanges de l'armée républicaine. Elle prôna les nationalisations bourgeoises de plusieurs industries, et ses militants syndicaux occupèrent des places de première importance dans les Conseils d'administration de ces industries. Il y avait de nombreux préfets et une vingtaine de généraux membres du PCF.

C'était la période de grande euphorie du plus grand parti de France, du parti envers lequel les partis bourgeois, sauf une poignée de réactionnaires irréductibles étaient pleins d'amabilité. M. Jacques Duclos était l'estimé vice-président de l'Assemblée Nationale ; M. Maurice Thorez était l'éminent homme d'état dans les conseils des ministres. Au X^e Congrès du PCF, qui se tint peu après la fin de la guerre (26 au 30 juin 1945) à Paris, la direction se mit en frais pour indiquer les progrès numériques enregistrés département par département par rapport à l'avant-guerre. Des rapports présentés à ce Congrès, nous reproduisons dans un tableau quelques chiffres qui sont toutefois loin de donner une indication complète de la progression du PCF sur la scène politique : ce n'était pas seulement une croissance numérique atteignant de 75 à 100 % par rapport à 1937, la meilleure année d'avant-guerre pour le PCF ; il n'y avait plus de rivalité d'un autre parti ouvrier sur les grandes masses.

DEPUIS LA FIN DE LA 2^e GUERRE MONDIALE

Le XI^e Congrès du parti stalinien se tint à Strasbourg deux ans plus tard (fin juin 1947). On en était à la fin de la période de collaboration de classe ; depuis le 5 mai, il n'y avait plus de ministres communistes. Une grande poussée ouvrière avait commencé dans les derniers jours d'avril 1947 ; les ouvriers de chez Renault avaient débordé les dirigeants staliniens qui, en une semaine, changèrent quatre fois de mots d'ordre avant de pouvoir reprendre le contact avec les grévistes. La bourgeoisie, stimulée par l'impérialisme américain, profita de cette période de décrochage entre le PC et les travailleurs pour éliminer les staliniens du gouvernement. Cependant, le PCF ne fit pas immédiatement de « tournant » à gauche. Il fallut attendre la formation du Kominform (septembre 1947) pour qu'il s'opère. A Strasbourg, les vacillations du Bureau Politique s'exprimèrent jusque dans le rapport de Thorez. Le jour d'ouverture du Congrès il attaqua le plan Marshall ; et la presse toute entière — y compris « l'Humanité » — rapporta ses propos au moment même où Molotov arrivait à Paris pour discuter avec Bevin et Bidault du plan Marshall. Le lendemain, il monta à la tri-

bune pour préciser ses paroles qui, paraît-il, avaient été mal entendues par la presse. Voici en quels termes il rectifia son tir : « **Certains réactionnaires enragés voulaient déjà voir dans ce plan comme une machine de guerre contre l'Union soviétique, comme l'amorce d'un bloc occidental qui couperait l'Europe et le monde en deux.** »

Du point de vue des effectifs, les renseignements étaient beaucoup plus sobrement fournis qu'au Congrès précédent. A la veille du Congrès, dans un article Cachin écrivait : « Depuis une année, nous plafonnons autour d'un million. Notre ambition est de doubler nos effectifs ». (*Humanité*, 24 juin 1947. Ce chiffre d'un million est très certainement exagéré, même si l'on tient compte que le PCF avait recruté à la manière d'un parti social-démocrate et que de nombreuses adhésions ne signifiaient pas autre chose que la participation plus ou moins régulière à quelques réunions de sections.

Le tournant à gauche effectué quelques semaines après le Congrès de Strasbourg ne provoqua aucun redressement quant à l'influence et aux effectifs du PCF. Au contraire, il fut accompagné d'un déclin accentué des